

Psychanalyser de Serge Leclaire

BERNARD CHIVET

Le corps.

Leclaire parle du corps, l'interrogeant, de quel corps s'agit-il ?

Du côté du pervers et de son fétiche, le rapport au corps est bien établi, c'est celui d'un corps halluciné : un pénis maternel subsistant à travers l'objet substitutif (le fétiche). Il s'agit d'une représentation du corps émanant du désir de croire que le manque n'existe pas chez elle.

On est loin de l'anatomophysiologie et du corps vu comme une mécanique qui vise à la satisfaction biologique de nos besoins fondamentaux.

Depuis Freud on sait que le corps est aussi un corps érogène c'est-à-dire un corps susceptible d'être le siège d'excitation de type sexuel.

Freud pour définir le plaisir utilise une métaphore énergétique : la sensation qui met fin à un état de tension et tend vers le « zéro », vers l'homéostasie. Ce mécanisme a comme modèle l'acte sexuel (*voire principe de plaisir et la définition de Laplanche et Pontalis*).

De façon plus analytique, le corps recouvre des lieux érogènes donc excitables à qui la métaphore freudienne s'applique. Il s'agit de zones qui existent parce qu'il y a une différence entre un plus et un moins de tension limité dans un temps que Leclaire appelle indifféremment temps du plaisir ou de la jouissance voire temps de la différence (p67).

Une autre façon de définir le plaisir serait de le considérer comme temps d'annulation de la tension ou encore un effacement de la différence qui soutient ces deux moments : ce temps d'annulation c'est la syncope d'une différence ou encore la syncope du plaisir.

Nous voilà donc avec un corps constitué de **zones érogènes** et nous nous demandons d'où naissent-elles ou encore qu'est ce qui les fait devenir érogènes ?

Leclaire introduit la nécessité de la présence d'un autre corps, un corps qui aurait projeté sur le premier une valeur sexuelle.

Parmi les investissements érogènes possibles, il avance celui du doigt de la mère qui caresse amoureusement le creux de la fossette de son bébé. Elle est le « porte-lettre » ou l'« inscripteur » d'une marque qui ouvre un cratère de jouissance.

On peut encore définir la zone érogène comme partielle, comme un foyer d'énergie et comme un point d'appel.

Sur ce lieu s'inscrit une **Lettre** qui vient fixer l'insaisissable immédiateté de l'illumination (il suffit de regarder le visage du bébé qui s'illumine au passage du doigt maternel dit Leclaire).

Le doigt peut être remplacé par les yeux du nourrisseur ou n'importe quelle autre partie du corps à condition d'être lui-même érogène.

La Lettre devient limite et accès à la jouissance. Elle est l'agent de l'ouverture parce qu'elle est limite à la jouissance.

Elle est encore la trace d'une différence exquise.

Mais l'accès à la jouissance n'est permis que par l'objet ;

N'importe quel objet fera l'affaire, ce sera l'objet qui viendra raviver l'émoi de la différence et rappeler la syncope du plaisir.

La zone érogène étant défini comme différence entre deux états de tension, la Lettre vient signifier cette différence, la matérialiser, lui donner une forme.

La Lettre peut être définie comme la matérialité du trait dans son abstraction (car l'opération est celle d'un détachement, d'une abstraction de la surface corporelle ; l'Opération d'abstraction est nécessaire pour qu'elle devienne lettre c'est-à-dire autre chose qu'une trace physique sur le corps).

On est là, à la frontière entre psyché et soma, assez proche de la notion de pulsion en lien avec l'objet que Freud définit comme le facteur le plus variable qui se rapporte à la pulsion (définition de la pulsion par Laplanche et Pontalis p360).

Du côté psychotique

Le corps est donc ce livre premier où s'inscrit à partir du trait, la Lettre. Dès lors constituée à partir de l'altérité (cf. : le « porte lettre ») mais pas seulement, elle pourra être répétée.

La Lettre a besoin de ce lest qu'est le corps pour se fixer. Du côté de l'ordre psychotique ce lest que l'on peut encore appeler centre manque. Il manque un ordre. L'ordre de la lettre dont on verra qu'il soutient l'inconscient.

On trouve des ombres de lettres dont chacune renvoie indifféremment aux autres Lettres où à l'une qui tient lieu de complément sexuel.

La Lettre n'obéit plus à un ordre émanant du corps, elle devient une sorte de matérialité en l'absence de référence.

En résumé il faut un corps comme fiche où s'imprime la programmation du désir inconscient c'est-à-dire qui supporte l'inscription des Lettres.

Chez le psychotique nous n'avons qu'une surface corporelle vierge de toute fixation sans traces ou un corps qui ne fait que tout effacer systématiquement.

Et ce qui vient en remplacement de la « machine érogène », c'est une « machine à influencer », machine de plaisir particulièrement destructrice ou destructive. C'est un corps désinvesti qui signe la mort libidinal.

Apparaît avec l'exemple du destin psychotique, la nécessaire fonction de fixation ou de détermination de l'élément littéral.

L'ordre de la Lettre est donc viscéralement un ordre fondé sur **la primauté de la jouissance**.

La fixation ou la détermination de la Lettre

Un pas de plus dans cette difficile appréhension de la Lettre.

Comment et quand la Lettre s'inscrit elle ? Comment se fixe t'elle ?

Elle s'inscrit lors d'une scansion du temps faible d'une syncope. Elle s'inscrit parce qu'il y a un trait qui fixe la syncope du plaisir.

Pendant cet « instantané » un terme apparaît et se maintient.

Un terme qui semble empêcher le total évanouissement de l'instant.

Leclair évoque le parfum de chèvrefeuille, le relief d'une corde, le fer de lance d'une lumière qui sont **les points vifs de l'économie du plaisir**.

L'opération de fixation est donc la résultante de ce trait, cette scansion mais pas seulement, interviennent aussi la répétition de l'opération dans une série de désir analogue et nous l'avons vu le projet de désir d'un autre sur un corps qui jouit.

L'objet

On va pousser plus loin l'exploration de la Lettre en introduisant l'objet, l'autre de la Lettre dit Leclair.

La Lettre se situe entre deux termes de l'économie du plaisir : la différence érogène d'où elle émane et qu'elle forge dans le même temps et d'autre part l'objet.

La différence qu'évoque Leclair doit être considéré sous son double aspect, la différence entre un plus et un moins de tension reliée à un lieu du corps ou encore entre une première excitation suivie de l'apaisement provoqué par la chute de tension mais aussi (c'est le second aspect) d'un point de vue temporel comme le temps d'un irréductible écart, insaisissable et cependant fondateur de la possibilité de plaisir.

En ce sens, la Lettre constitue l'accès direct à l'économie du plaisir, agent de l'ouverture.

Ma réflexion m'amène à penser un corps qu'il faut toujours considéré sous son double aspect. C'est aussi un corps fondateur d'un ordre qui ouvre la voie du plaisir. D'autre part cet ordre n'existe pas sans l'altérité, le corps de l'autre à la condition qu'il existe dans celui-ci une charge libidinale (une valeur sexuelle) qui vient inscrire sa différence.

La Lettre est la marque de la différence, le point vif de l'économie du plaisir qui se matérialise dans celle-ci (on l'a vue quand on a parlé de la fixation ou de la détermination de la Lettre).

L'objet représente ce qui vient effacer ou masquer la différence.

Il se donne comme réel c'est-à-dire comme un « rien » qui convient au zéro de la jouissance. Il peut prendre n'importe quelle forme, il est juste ce qui convient à la satisfaction libidinale, rien en quelque sorte.

L'objet ne peut être vu que sous la loupe du manque. C'est d'abord une partie du corps détachée qui vient faire altérité (cf. : on l'a vue également dans la Lettre et son processus de fixation ou de détermination). Partie qui vient amener sa charge libidinale, sa valeur sexuelle à un corps, une zone vierge de toute différence. Zone qui supportera cet écart entre un avant et un après l'inscription de l'objet.

L'objet au centre de la constitution de la Lettre est le pivot du cycle du désir. On a évoqué sa « neutralité », son altérité et sa fonction de pivot du désir, évoquons aussi son étrangeté.

Pensons à l'objet fétiche pervers.

L'une (la Lettre) ne va pas sans l'autre (l'objet) : une relation de dépendance s'établit. L'objet vient à la place de la Lettre, la masquer (effacer la différence). D'être là assure aussi à la Lettre son assurance d'exister.

Dans l'ouvrage suivant, Leclair parle de l'objet comme l'autre de la lettre

On verra dans un système à trois que nous décrirons tout à l'heure que l'un de ces deux éléments peut avoir une valence plus ou moins grande en regard de l'autre.

Ma réflexion à ce point précis m'amène à la clinique, à la clinique de la différence (c'est un pléonasm), c'est-à-dire de prendre en compte le patient sous l'angle d'une plus ou moins grande valence de l'un ou de l'autre (objet ou Lettre).

Une patiente me disait alors qu'elle faisait quelques efforts pour reprendre la vie commune avec son mari, qu'avoir un amant la mettait dans un certain état. D'attendre une marque de l'autre, un sms, un mot doux suscitait cet état. Et qu'il lui était difficile aujourd'hui de s'en priver.

C'est l'objet qui mène la barque

L'analyse de l'homme aux loups

Cet objet, Leclair en donne un exemple à travers l'analyse de l'homme aux loups et de la « scène avec Grouscha ».

Il apparaît que derrière un souvenir écran de papillon rayé de jaune apparaît le souvenir de la jeune bonne Grouscha.

Freud a reconstitué la scène de l'homme aux loups voyant la bonne entrain de frotter le plancher, les fesses proéminentes et dos à l'horizontal.

Pour Freud, l'homme aux loups retrouve dans cette scène l'attitude que sa mère avait prise pendant la scène du coït à laquelle l'enfant assista.

Ce qui donne un plus grand poids à l'hypothèse de Freud, c'est assurément la constance et la force d'attraction qu'exercera sur son patient tout au long de sa vie, la vue d'une femme agenouillée.

Ce désir irrépressible nous présente l'objet dans sa fonction de **cause du désir**, en ce sens nous dit Lacan l'objet a presque valeur de fétiche.

Revenons à cette scène et à son caractère traumatique. Leclair pose l'hypothèse qu'il fut très tôt séduit par sa mère, investi comme petit phallus, lettre et objet du névrotique désir maternel, l'inappétence lors des premiers mois pourrait avoir été le premier symptôme.

Promu par sa mère au rang de petit dieu, une telle conjonction efface par l'intensité de la jouissance atteinte, l'effet des insatisfactions où naît le désir.

L'idole enfant se trouve ainsi pris dans une sorte de châtiment précieuse dont la coque le sépare d'un accès véritable à la réalité de la Lettre c'est-à-dire la voie d'un engagement singulier dans l'ordre du désir semble lui être fermé.

Le spectacle de la scène primitive est une catastrophe amoureuse : si cette mère dont il est l'objet chéri prend ainsi plaisir avec un autre, son monde s'effondre.

La parade de l'enfant qu'il trouve pour préserver son monde a été de crier « merde, ce n'est pas elle ». C'est la pierre qu'il pose pour fonder rétrospectivement son monde qu'il veut préserver.

Par cette affirmation, il nie l'identité de sa mère et pose le corps accroupi comme objet.

L'urgence libidinale du « ce n'est pas elle » peut être considéré comme dislocation. C'est à proprement parler le nom de la mère qui vole en éclat alors l'ensemble des traits qui la compose vole en éclat comme nom pour être désagrégé, remplacée par un seul élément véritablement anonyme : la croupe proéminente.

Leclair nous dit aussi que le nom c'est aussi le corps conçu comme un ensemble de Lettres, de zones érogènes.

Ma réflexion à propos de ma patiente. Son point d'angoisse se situe dans le ventre à l'endroit d'où l'on vient. Le « qui suis vraiment ? » Interroge cette place des origines. Avec une mère à qui on tend aujourd'hui l'oreille et qu'on interroge (Qui dit les choses sans préliminaire, comme elle les pense) Avec une filiation paternelle dont il ne reste rien ou presque.

Sauf une tante (la sœur du père) alcoolique et dépressive mais qu'aujourd'hui on aimerait à nouveau rencontrer.

Autres Réflexion autour du nom de famille : « je n'aimais pas quand on disait la famille B ... ».

Désert affectif, rejet filiale et places vides c'est l'altération de la fonction de la Lettre...

L'homme aux loups face à un vide insupportable laissé par la dislocation du nom substitue un terme objectal qui masque le vide et en même temps sert d'appui au réel.

Ainsi les fesses proéminentes d'une femme anonyme deviennent pour l'homme aux loups le terme électif qui déclenche le cycle du désir.

L'objet devient l'élément concret qui assure d'une façon centrale, en corrélation avec l'articulation littérale, à la place du nom, **une fonction stable** dans l'économie du désir.

Leclair avance que la détermination de l'objet dans les histoires libidinales que sont les névroses prend appui sur la contestation d'identité. Il y a une déconstruction comme pour l'homosexualité masculine qui choisit électivement le pénis comme objet dans des circonstances diverses de contestation de l'identité du père. L'objet pénien devient le substrat du « nom du père » et soutien du désir.

La Lettre : « ce n'est pas elle », c'est la contestation du nom vu comme un corps. Ce corps est un ensemble de traits, grain de peau, la chaleur d'un bras, le nez, la bouche (on les retrouve dans le dessin de l'homme aux loups » mais c'est aussi la plainte : « je ne peux pas vivre ainsi » phrase qu'il entendit prononcer par sa mère. On peut tenir ces traits comme autant de Lettres ou de monèmes qui constituent le nom véritable et secret du corps aimé.

Je me risque à une interprétation autour d'un film de Martin Provost distribué récemment qui s'intitule Séraphine. Il raconte l'histoire réelle d'une peintre du XX siècle (1864-1945) découverte par Wilhem Uhde qui qualifiera Séraphine Louis (également appelée Séraphine de Senlis) de peintre primitif à l'égal du Douanier Rousseau dans un genre encore appelé aussi par défaut « naïf ».

L'objet qui va venir prendre place dans l'économie du désir de Séraphine une fonction stable c'est l'objet « peinture », d'autres objets existent : la nature, les arbres, les plantes, les insectes avec qui elle parle quand dit elle « je me sens triste ».

« Elle mène une vie misérable, à peine considéré comme un être vivant par ceux qui la côtoient » dit Pierre Murat dans sa critique.

Séraphine est habitée par la vierge Marie, voie divine qui lui dicte sa peinture. Elle peint pour la satisfaire.

Découverte par hasard par le critique d'art Allemand qui reconnaît son talent, elle se met au travail suite à la demande de son mécène avec acharnement. Celui-ci disparaît à l'aube de la première guerre mondiale. Il ne réapparaît que 13 ans plus tard dans la vie de Séraphine.

Deux scènes illustrent son inscription en tant que peintre reconnu par Uhde.

La première, quand il frappe à sa porte après 13 ans d'absence, elle lui répond tout simplement sans autre forme de procès : « Ah ! Monsieur est de retour » ; la deuxième scène est celle où chez lui, après lui avoir rendu son petit carnet rempli de citations qu'elle avait conservé précieusement durant toute ces années, elle lui demande de lui écrire « de sa belle plume dit elle » à son adresse, chez elle, à Senlis.

Profitant de ses largesses financières, elle dépense, se met dans la peau d'un peintre qui va bientôt exposer à Paris. Elle se met aussi au travail, elle peint de grandes toiles de deux mètres de haut qu'elle montre aux habitants de Senlis, les uns après les autres.

Le conte de fée s'arrêtera bientôt sur fond de crise financière (on est en 1929), Wilhem Uhde ne peut plus lui garantir une exposition programmée à Paris dans la même année.

Quelque chose tombe, cette inscription (Lettre) et une forme d'identification avec la vierge dont elle avait confectionné et revêtu les habits. Lors d'un coup fil pathétique elle accuse son mentor, se dit prête pour l'exposition (elle l'est en effet), avance que tout est organisé et que

les anges attendent cette exposition, elle accuse son mentor, lui reproche son engagement et de l'avoir illusionner.

La dernière scène avant l'internement, on la voit distribuer aux portes des maisons des objets précieux achetés avec l'argent que Uhde lui donnait, vidant là quelque chose peut être de son inscription de peintre reconnu.

Autour de la fixation ou de la détermination de la lettre à partir du corps tel que la conçoit Serge Leclaire, je note le rapport très particulier que Séraphine entretient avec le sien.

Corps presque indifférencié à la nature qui l'entoure quand elle épouse de ses bras grands ouvert les arbres gigantesques. Elle semble faire corps avec eux.

De la même manière son rapport intime à l'autre élément qu'est l'eau semble la plonger toute entière dans l'élément liquide. On la voit nue au milieu de la rivière dans une sorte de communion mais aussi plonger sa main dans une eau limpide et l'admirer.

L'autre rapport au corps soulevé dans le film se rapporte à une question posée par Anne-Marie, la sœur de Uhde qui lui demande si elle a déjà aimé un homme.

La réponse de Séraphine est énigmatique : oui elle a aimé Cyril mais il est parti brusquement sans jamais se manifester ensuite. Mais elle dit penser à lui et si pense t'elle « je pense à lui alors il est possible que lui de son côté pense à moi ».

Cela semble être une relation dominée par la pensée, l'absence de Cyril semble masquée par une forme de communication télépathique qu'elle semble encore entretenir avec lui, de même type que celle qu'elle pourrait entretenir avec le divin. Ni souffrance, ni douleur, ni manque ne semble poindre dans la réponse qu'elle fait à Anne-Marie.

L'autre corps, le sien, leurs matérialités semblent eux aussi les « oubliés » dans la réponse qu'elle formule.

Les trois temps

Trois temps constitutifs de la relation d'objet

1/ temps premier, celui de l'expérience de satisfaction, temps d'une rencontre avec l'objet extérieur réel. Expérience corporelle d'une relation de corps à corps, qui va laisser une trace mnésique : la trace qui fait suite à cette expérience princeps n'est pas la copie, elle est représentation d'élément, de qualités, de sensations de cette expérience (jugement d'attribution et incorporation).

Premier temps de la formation de la lettre ?

Leclaire dit que la scansion ou la syncope d'un temps plaisir est constituant de la Lettre mais pas seulement ?

2/ le second temps c'est celui du manque, celui de la souffrance et de la création de l'objet halluciné : la radicalité de l'invention freudienne se trouve ici, l'objet est posé sur fond de manque, il n'est objet que sur fond de manque, de là, il acquiert sa réalité psychique.

Le phallus maternel, création du pervers apparaît dans ce temps second, la création de la « croupe proéminente » en remplacement d'une mère saisie par l'homme aux loups dans la situation du coït, constituent les lettres d'un alphabet inconscient.

3/ le troisième temps celui de l'objet substitutifs, le fétiche pour le pervers ou celui qui a valeur de fétiche pour l'homme aux loups (Lacan). L'objet, n'importe lequel, un « res » dit Leclaire ou encore un résidu, un réel qui convient au zéro (c'est-à-dire à la jouissance). L'objet de l'apaisement, celui qui annule la tension, qui annule la différence entre ces deux temps premier, qui va porter au zéro, l'écart de la différence ;

Cela peut être encore un objet transitionnel au sens de Winnicott.

La psychanalyse

Ainsi la psychanalyse s'avère t'elle être **la pratique de la Lettre** pour autant qu'aucune Lettre ne saurait être abstraite du mouvement libidinal du corps.

C'est le corps qui produit la Lettre comme marque et masque ;

Pour la psychanalyse la Lettre est ce stigmate de plaisir, cette inscription, ce trait dont le propre est d'être détaché, cela lui permet de se répéter. Elle reste l'indice positif d'une différence érogène, la trace « sur le terrain » de l'écart du plaisir.

Leclair en fait également l'indice du pareil et du pas pareil.

Le rêve à la licorne

A ce stade où nous avons placé la pratique de la Lettre au centre de notre pratique psychanalytique, illustrons cette notion par l'analyse de Philippe et l'analyse d'un rêve (le plus court chemin qui mène à l'inconscient).

Ce rêve accomplit un désir de boire et c'est la soif qui sous tend ce que nous allons questionner.

Philippe a été le préféré de sa mère, préféré à son frère mais aussi à son père : voilà l'horizon voilée de son histoire : cette satisfaction sexuelle précoce.

Freud reconnaît qu'un certain nombre d'expérience mènent au destin obsessionnel.

Etre choyé et comblé (sexuellement) par sa mère, c'est une béatitude et un exil dont il est bien difficile de revenir.

Ma réflexion m'invite à évoquer le cas du petit Robin (une mère obsessionnelle) reçu récemment et d'Howard Hugues (une mère très obsessionnelle).

Elle m'invite également à évoquer ces adultes qui développent un fort sentiment de haine à l'égard de leur mère, je citerai *Schopenhauer*, **Max**, le héros des *Bienveillantes* le roman de *Jonathan Little* et un patient nommé RR dont le destin est plutôt d'ordre psychotique.

Philippe porte la marque du préféré et cette clôture des limbes paradisiaques relègue hors de la vie des désirs pas encore nés ou déjà mort.

Une autre référence est le film *de Mankiewicz, Soudain, l'été dernier*.

Les ombres d' Oedipe trot têt déduites et comblées par leurs mères.

Philippe a des fantasmes obsessionnels, celui d'un corps protégé par l'enveloppe, c'est-à-dire d'un corps invulnérable. Ainsi fait il le récit d'un exploit où il dévale pieds nus les éboulis d'une pente glacière.

Il faudra relire l'analyse de l'homme aux loups pour découvrir d'autres de ces fantasmes ;

Analysons le rêve à la serpe en lien avec cette thématique.

C'est un rêve où il trouve un garçon blessé dont il ne trouve comme marque de sa blessure qu'une éraflure en forme de croissant et comme objet ayant provoqué cela, une serpe.

Le terme de la castration est évident : ce rêve réalise un vœu ambigu, celui de la marque de clôture maternelle soit ré ouverte, qu'une autre coupure intervienne, qu'elle vienne lever la peine de l'exil.

La pratique psychanalytique de Freud, celle qu'il utilise dans l'analyse de l'homme aux loups nous montre qu'il fait à un moment le point sur son investigation. Il fait une énumération

d'éléments sensibles : un événement réel datant d'une époque lointaine- regarder-immobilité- problèmes sexuels-castration-le père- quelque chose de terrible.

La psychanalyse est une pratique de la Lettre, elle consiste à dégager une série de termes dont l'insistance est plus ou moins manifeste.

Ces termes sensibles à une oreille attentive dévoilent qu'ils appartiennent à l'inconscient. Ils exigent de la part du psychanalyste de maintenir l'écoute fidèle, autant ouverture qu'enregistrement précis et nudité toujours renouvelé d'un accueil entier.

Voilà les termes sur lesquels s'arrêtent Leclaire : lili-soif-plage-trace-peau-corne. Leclaire conseille de ne pas ordonner ces termes dans un cadre d'une construction qui enferme. En construisant, on perd le plus vif de ce que tend à dire le patient. Voilà un élément de sa pratique de la Lettre.

Que fait Leclaire ? Il rapproche les deux termes extrêmes qui forment Li-corne.

Il fait de ce terme la métonymie du désir de Philippe, un monument de son fantasme qui figure à la fois les écarts et les déplacements. Elle marque le lieu où s'est exercé son désir de boire (place et en son centre une fontaine surmontée d'une statue de licorne, qui évoque également un geste familier, celui de boire en joignant les mains, sorte de coupe de fortune...) Voilà une effigie la licorne qui se décompose en jeu de Lettres Li-corne : c'est la voie qui mène à la véritable dimension de l'inconscient.

La pratique de la Lettre veut, nous dit Leclaire d'éviter de statufier, de fixer une image ou encore de s'épuiser dans l'intensité d'un écho significatif. Il faut qu'apparaisse la sécheresse du trait littéral.

Apparaît un élément formel, celui du geste joignant les deux mains, gestes symboliques d'offrande ou de supplication. Un désir s'exprime mais aussi une maîtrise.

Les souvenirs de Philippe font apparaître le personnage de Lili, une parente très proche par le sang et la familiarité. Le souvenir est celui d'une affectueuse moquerie : « Philippe, j'ai soif » presque un signe de reconnaissance entre eux.

Serait-ce celle qui saurait entendre son appel ? Toujours la présence comblante de sa mère et toujours le même appel libérateur.

Mais c'est plutôt une complicité passive qui répond à son appel, elle aussi est interdite car mariée à un cousin du père.

Voilà le sens du désir de boire qui se précise : c'est un appel à l'ouverture plutôt qu'un remplissage. Cela fait apparaître la capture par la mère, la nostalgie de Philippe et sa révolte.

ON SAIT QUE Philippe fut soigné, nourrit, abreuvé à la mesure de l'excès des fantasmes maternels.

Et l'on sait ce que cela recouvre : des manifestations inconscientes et bien intentionnées mais aussi des tendances destructrices.

Il n'y a pas d'appel qui soit étouffé, pour n'avoir pas l'entendre, point de soif qui ne soit noyé : c'est pourquoi Philippe à en crever continuait à avoir soif.

Leclaire dans sa pratique a tenté de dégager les traits irréductibles, les termes élémentaires (il emploie le mot sécheresse) ou tout écho s'éteint.

Ce qui fixe et annule la jouissance

La jouissance peut être défini comme un niveau primaire de plaisir, qui va connoter tout ce qui va dériver d'elle.

Au niveau topique, elle organise l'ordre inconscient et sa triple dimension.

Au niveau dynamique, elle désigne l'immédiateté de l'accès à la pure différence empêché par la structure inconsciente : la Lettre est là pour faire barrage (refoulement primaire) et cependant elle ménage un accès (la Lettre est le seul trait qui reste de la jouissance)

Le trait de la Lettre est ce qui fixe et annule la jouissance ;

Le terme d'annulation désigne le zéro qui annule le trait. Le zéro est la réalité de la jouissance.

Il existe une fonction refoulante de la Lettre.

La Lettre est en soi « pur » de toute implication sexuelle.

La difficulté est de considérer cette annulation du « zéro » comme sa disparition, quelque chose subsiste.

Lacan dit de la jouissance qu'elle est interdite à qui parle comme tel : ainsi on ne peut dire « je jouis » si ce n'est à se référer à un avant ou un après, toute possibilité de dire est impossible.

L'ordre inconscient est soumis à cette « pulsation - oscillation » entre l'évocation du zéro et son effacement.

Le système a trois termes

On peut aborder ce système par les altérations qu'il peut subir ; sommairement la prévalence de l'un de ces trois termes évoque une organisation névrotique, la défaillance de l'un de ces trois termes, une organisation psychotique.

L'altération de la fonction littérale fait du pivot qu'est la Lettre un signe représentatif de l'objet.

Il n'y a plus d'annulation possible si ce n'est qu'avec et par l'objet : c'est **l'objectivation de la Lettre**.

C'est l'objet qui mène la barque et cela constitue une altération commune et banale de la fonction de la Lettre.

L'altération du terme objectal se produit quand le corps a été escamoté, dépossédé de sa qualité d'objet. C'est la mère omnipotente de Philippe qui empêche le « je » d'advenir et qui efface la fonction du corps. Cela semble constitué une constante des destins obsessionnels : c'est **la littéralisation de l'objet**.

L'obsessionnel est en quête d'un point stable.

Quelques remarques importantes sur l'objet et la Lettre.

D'abord tout objet dans une économie de désir semble tenir son pouvoir d'attraction qu'il masque.

C'est de la réalité de la jouissance que l'objet tempère, il maintient la différence d'avec la mort (cf. : le principe d'inertie en bas de page).

L'objet entretient un rapport électif au zéro qui le fait fonction stable. Il existe un inconcevable écart du désir, il vient à la place. Il vient combler en quelque sorte un vide, il vient occulter la réalité de la jouissance.

Préférentiellement la fonction stable est assumée par le corps en son ensemble ou ses parties mais aussi tout ce qui vient en lien (rapport électif) avec cet immuable rien qu représente la jouissance.

C'est essentiel ces fonctions d'occultations, le pluriel s'impose car la Lettre occupe la même fonction.

Ce qui faut souligner c'est sa matérialité, c'est-à-dire son caractère de détachement. Ce qui distingue les deux, c'est la caractère concret de l'objet et son impossibilité de se répéter identique à lui-même.

L'ensemble des Lettres constitue un alphabet, il est construit par la cellule familiale. Il y a là conception, engendrement, composé de gestes, des mots d'amour ou de haine. Il est facile de concevoir un perpétuel enrichissement au fil des générations.

Ce qui est déjà écrit **c'est la différence sexuelle**.

Toute Lettre déjà posée fait référence explicitement à la différence des sexes.

La fonction de commutation alternante.

Celle du sujet, elle se fait en deux temps ;

L'un des temps dévoile le zéro.

L'autre appelle le zéro, c'est-à-dire l'annulation qu'est la jouissance.

La Lettre semble fixer en elle-même la possibilité de la jouissance.

Il existe dans cette fonction que l'on nomme subjective et qui est nodale dans l'économie du plaisir aucun support, aucune matérialité pour s'exercer ;

On pourrait l'illustrer dans le jeu perturbé de l'un ou l'autre de ses temps :

- affirmation répétée de la Lettre dans la série obsessionnelle
- affirmation réitérée du vide dans la série hystérique.

L'essence de sa fonction est celle d'une affirmation et celle d'une transgression, celle du zéro et du « un » ou encore celle de la parole et de la jouissance ;

Mais la fonction thétique de la Lettre pose aussi cette alternance d'affirmation et d'effacement du zéro.

La Lettre pose l'oscillation du sujet. L'objet quant à lui pose sans vaciller la place vide et silencieuse de la jouissance

Note

Le principe d'inertie : selon Freud, les neurones tendent à se débarrasser de la quantité, on retrouve ce modèle dans l'arc réflexe où la quantité d'excitation reçue par le neurone sensitif est censé être entièrement à l'extrémité motrice ; Freud introduira aussitôt des altérations possibles au principe d'inertie. Comment en effet un organisme fonctionnant selon ce principe pourrait-il survivre ? Comment pourrait-il exister, s'il est vrai que la notion même d'organisme suppose le maintien d'une différence stable de niveau énergétique par rapport à l'environnement (Laplanche et Pontalis)

BERNARD CHIVET chivet.bernard@live.fr